



Collection Trajectoires
n° 31

Jean-Marc ABELOOS, Jean-Luc LEPAGE, Patrick PRÉTOT
sous la direction
d'Arnaud JOIN-LAMBERT

Donner du goût à nos liturgies

Publié avec le soutien de
la Commission Interdiocésaine de Pastorale liturgique
belge francophone

lumen vitae





**Une liturgie désirable
Quatre clés
pour un discernement pastoral**

Arnaud JOIN-LAMBERT







Goûtez et voyez comme est bon le Seigneur.
(Ps 33, 9)

Du goût ? La question appliquée à la liturgie ne va pas de soi. Elle laisse en effet sous-entendre que certaines liturgies sont insipides, voire qu'elles ont mauvais goût ou qu'elles dégoûtent. Elles ne seraient alors plus désirables du tout. Y aurait-il une recette pour que les liturgies aient du goût ? Ma réflexion est à situer dans un chantier ouvert notamment par André Fossion sur la désirabilité de Dieu, de la foi et de l'Église¹. La pertinence de ses perspectives est reconnue, comme en témoignent par exemple plusieurs contributions dans les *Mélanges* qui lui ont été offerts en 2015². L'adjectif « désirable » accolé à la liturgie indique une liturgie à laquelle on aurait envie de revenir. Je ne pose donc pas la question de

-
- 1 A. FOSSION, *Dieu désirable. Proposition de la foi et initiation*, Lumen Vitae, coll. Pédagogie catéchétique n° 25, Bruxelles, 2010.
 - 2 Voir par exemple ma contribution « Une liturgie pour un Dieu désirable », dans H. DERROITTE, J.-P. LAURENT, G. ROUTHIER (dir.), *Un christianisme infiniment précieux. Mélanges de théologie pratique offerts au père André Fossion*, Lumen Vitae/Novalis, coll. Théologies pratiques, Namur/Montréal, 2015, p. 233-250. Ce sont les prémisses lointaines du présent texte.



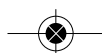


l'amont, d'une pastorale qui parviendrait à faire venir quelqu'un une première fois à une liturgie. Il s'agit ici plutôt de l'expérience vécue dans cette liturgie, expérience suffisamment transformante (efficace, performative) pour faire de quelqu'un un « catholique pratiquant » au sens réduit du terme, à savoir qu'il ou elle prenne sa place dans la communauté dominicale. Le goût dont je parle ici ne se réfère pas d'abord à la dimension sensible³, mais à la dimension affective.

Avant d'aller plus loin, je voudrais interroger cette notion de « pratique » religieuse. Je propose ici d'identifier un oxymore, celui du « pratiquant absent ». Il est clair pour tous les observateurs de la vie religieuse en Europe (théologiens, sociologues, anthropologues) que le fait d'aller à la messe ou non le dimanche n'est pas suffisant pour délimiter les stricts contours du catholique pratiquant ou non. Un sondage du quotidien *Le Soir* en janvier 2016 permet de préciser l'oxymore. En Belgique francophone, 20 % des personnes sondées *se disent* catholiques pratiquantes (au total 63 % *se disent* catholiques). Je souligne le fait qu'elles se définissent elles-mêmes comme cela, sans qu'on ne leur ait précisé ce que signifie pratiquant ou non-pratiquant. Or la pratique dominicale hebdomadaire de la messe en Belgique francophone varie entre 2 et 7 %. Pour ces personnes qui viennent, la chose est entendue et il faut les prendre au sérieux⁴. En plus d'elles, il y aurait donc des « pratiquants absents », ce qui apparaît au premier regard comme une

3 Pour les aspects sensibles de la liturgie, la bibliographie est abondante, à commencer par le dossier de *Concilium* 259, 1995 : *Liturgie. La liturgie et le corps*. Seul le dernier article du numéro aborde la dimension émotionnelle : Jozef LAMBERTS, « Les courants émotionnels dans la liturgie aujourd'hui », p. 181-189.

4 Comme l'écrit Anne LÉCU au début de son beau livre sur l'eucharistie : « Mais voilà, ils viennent. Ils viennent pour attendre un événement. Quitter sa maison pour l'église, fut-elle à deux cents mètres, est un déplacement, le commencement d'un exode. Aucun homme, aucune femme ne vient à la légère. Vraiment aucun. » *Ceci est mon corps*, Cerf, Paris, 2018, p. 16.





contradiction des termes (un oxymore)⁵. L'enquête du *Soir* est encore plus frappante selon les tranches d'âge : 12 % des 18-34 ans *se disent* catholiques pratiquants, alors que c'est une classe d'âge particulièrement absente des assemblées eucharistiques dominicales.

Il y a donc bien un vrai problème. Beaucoup de personnes sont sympathisantes (elles *se disent* même pratiquantes), sans chercher à participer à la liturgie eucharistique régulièrement. Cette dernière n'a pas de place dans leur vie, leur vie de prière, leur vie de foi, leur vie d'Église. Elle n'est pas désirable, ou en tout cas pas suffisamment pour qu'ils et elles s'y déplacent. Sans prétention aucune, je tente de livrer des éléments d'une réflexion en cours sur la désirabilité de la liturgie, exploratoire par bien des aspects. Je commencerai par situer la question dans le champ de l'expérience de foi. Je tenterai ensuite de réhabiliter « l'émotion liturgique », objet de tant de méfiance pendant des siècles. Le défi identifié de passer de l'expérience extraordinaire au vécu ordinaire fera l'objet d'un troisième moment ; avant de proposer en finale des convictions et des critères pour une liturgie désirable.

Ancrer « l'expérience de foi »

Il ne s'agit pas ici de reprendre l'énorme dossier de l'expérience religieuse ou de l'expérience de foi. Je préciserai d'abord ce que j'entends par cette expression. Puis, à partir d'un schéma, nous verrons quelles dimensions de l'expérience sont en lien avec la question du goût. L'enjeu sera ultimement de préciser les limites du chantier développé dans le long point

5 La grande enquête de *La Croix* en janvier 2017 en France montre une proportion assez semblable de 2/3-1/3 de catholiques passifs et de catholiques « engagés », adjectif retenu pour sortir du seul critère de la pratique dominicale hebdomadaire.





suivant. J'insiste d'ores et déjà ici sur le verbe « ancrer », dans le sens où l'expérience de foi n'a de fécondité que si elle se déploie en puisant dans un terreau labouré par la tradition chrétienne. La définition de l'expérience qui me paraît la plus complète est la suivante, même si elle fut proposée il y a plus de vingt ans :

Dans son sens le plus large « expérience » signifie la totalité de ce qui arrive à l'homme dans la vie de sa conscience : le fait d'éprouver quelque chose, de recevoir une impression, à condition qu'il ne s'agisse pas d'un phénomène passager, aussitôt effacé sans laisser de traces, mais qui demeure, sous quelque forme que ce soit, *un élargissement de la conscience*⁶.

Je souligne ici la notion d'élargissement. L'expérience est quelque chose qui fait grandir, qui fait advenir de nous ce pour quoi nous existons, qui développe nos capacités. Les auteurs poursuivent :

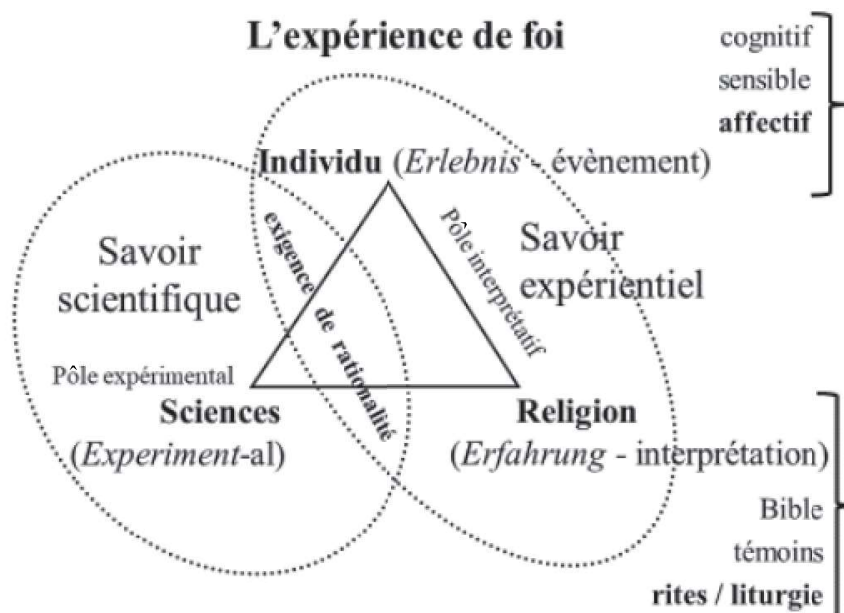
Très tôt, on a distingué – sans les séparer, en remarquant leur synergie – les expériences « externes », au nombre desquelles on doit ranger les perceptions sensorielles avec leur contenu noétique et leur richesse sensorielle, et les « expériences internes », depuis les plus élémentaires impressions d'âme jusqu'à ces formes différenciées qualifiées de morale, d'esthétique, de religieuse, etc.

Cette expérience est donc intime, vécue par chacun et chacune d'une manière unique et en tant que telle incommunicable. Pour qu'elle ne s'évanouisse pas comme un rêve ou une impression fugace, elle doit être exprimée, que ce soit de manière verbale ou non verbale. C'est ici qu'apparaissent les ressources forgées au fil des siècles. Pour une expérience de foi, nous avons donc deux pôles complémentaires, ce qu'en allemand on nomme l'*Erlebnis* (le vécu) et l'*Erfahrung* (l'in-

6 B. QUELQUEJEU, J.-P. JOSSUA, « Expérience chrétienne », dans *Nouveau dictionnaire de théologie*. Sous la direction de P. EICHER, adapté par B. LAURET, Paris 1996, p. 339-344, ici p. 340



interprété)⁷. La conjonction de ces deux pôles génère ce qu'on appelle – depuis le théologien Jean Mouroux⁸ – un savoir expé-
 rientiel. Cela signifie qu'une expérience de foi vécue et inter-
 prétée peut être aussi certaine qu'une expérience scientifique
 (*Experiment* en allemand, l'expérimental), dont la validité est
 principalement fondée sur la réitération à l'identique. Ce savoir
 est d'un autre ordre, bien entendu, mais le degré de certitude
 peut être le même. Une condition en est la rigueur d'un discours
 cohérent et puisant dans des concepts dûment éprouvés par la
 réflexion philosophique. Voilà pour la macrostructure du
 schéma suivant.



7 J'ai précisé ceci dans *La liturgie des Heures par tous les baptisés*, Peeters, coll. Liturgia condenda 23, Louvain, 2009, p. 225-230.

8 J. MOURoux, *L'expérience chrétienne. Introduction à une théologie*, Aubier, coll. Théologie 26, Paris, 1952.

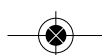


Pour notre sujet du goût dans la liturgie, on peut détailler en trois composantes tant le pôle de l'événement vécu que celui de l'interprétation. L'expérience dans son intimité personnelle touche les dimensions cognitive, sensible et affective. Pour la suite, on focalisera la réflexion sur la dernière, la dimension affective, qui sera considérée comme une part prépondérante de l'émotion. Du côté de l'interprétation, le christianisme offre trois types de ressources : la Bible et ses multiples récits, contes, mythes, prières, lois, etc. qui couvrent l'entièreté (ou presque) des situations de vie et de foi du croyant ; les témoins, dont les récits anciens ou proches proposent des mots pouvant rejoindre ce qui a été expérimenté⁹ ; la liturgie, dont les rites, paroles et symboles permettent d'objectiver dans un langage symbolique ce qui a été perçu du mystère dévoilé dans l'expérience vécue.

L'hypothèse guidant ma réflexion peut être précisée par ce schéma. Pour « expliquer » (si cela était possible) l'oxymore des pratiquants absents, il y aurait très peu de lien entre expérience vécue au niveau émotionnel et expérience interprétée dans la liturgie. Ce déficit existerait depuis plusieurs siècles dans l'Église catholique latine, sans que ce soit préjudiciable en raison du contexte socioreligieux propice à la pratique dominicale. Ce contexte ayant disparu, ce déficit s'avère catastrophique pour la pastorale liturgique actuelle. L'enjeu du point suivant est donc évident. Comment réconcilier émotion et liturgie¹⁰ ou pour le dire avec une catégorie théologique (missiologique), comment inculturer une « émotion liturgique » ?

9 Enzo BIEMMI a souligné l'importance de ces témoignages aujourd'hui, ce qu'il appelle les « petites histoires » qui prennent la place des grands récits, cf. « Invitation à la catéchèse narrative », dans ID. et A. FOSSION (dir.), *La catéchèse narrative*, Lumen Vitae, coll. Pédagogie catéchétique 26, Bruxelles, 2011, p. 5-13.

10 Le caractère récent de la recherche dans ce domaine montre la profondeur des changements que nous vivons et que la liturgie doit prendre en compte. Ce fut l'objet du colloque annuel des liturgistes italiens en 2014 : L. GIRARDI (dir.), *Liturgia e emozione. Atti della 42^a Settimana di studio*





Inculturer une « émotion liturgique »

Sentiment et religion ?

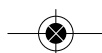
J'ai bien conscience que les sciences humaines ont beaucoup investi de recherches dans le domaine de l'émotion religieuse, particulièrement la psychologie ces dernières années. Il y aurait des pistes très intéressantes à développer dans un dialogue interdisciplinaire, mais cela nous emmènerait trop loin¹¹. Je me limite ici à une définition d'un des pères de l'anthropologie religieuse, dont les catégories pour décrire la religion sont encore utilisées. Rudolf Otto écrivait en 1917 :

Bien des éléments que la religion contient peuvent s'enseigner, c'est-à-dire se transmettre au moyen de concepts, se traduire sous forme didactique, sauf précisément ce sentiment [le numineux] qui lui sert d'arrière-plan et d'infrastructure. Il ne peut qu'être provoqué, excité, éveillé. Et cela non par de simples mots, mais de la même façon que se transmettent ordinairement les états d'âme et les sentiments, c'est-à-dire par la sympathie, par la participation sentimentale à ce qui se produit dans l'âme d'autrui¹².

Que retenir ? Tout d'abord, Otto distingue entre le savoir de type cognitif ou intellectuel et le « sentiment ». Le premier

dell'Associazione professori di liturgia (Bocca di Magra, 25-29 agosto 2014), Ed. Liturgiche, coll. Bibliotheca Ephemerides Liturgicae. Subsidia 174 Studi di liturgia N. S 63, Roma, 2015. Les contributions de G. BONACCORSO, R. MAIOLINI et A. GRILLO sont à consulter.

- 11 Pour entrer dans la problématique propre à la psychologie religieuse, on se reportera à V. SAROGLOU (dir.), *Psychologie de la religion. De la théorie au laboratoire*, De Boeck, Louvain-la-Neuve, 2015, particulièrement les chapitres 5 (C.T. BURRIS et R. PETRICAN, « Religion, émotions négatives et régulation », p. 89-110) et 6 (P. VAN CAPPELLEN et B. RIMÉ, « Émotions positives et transcendance de soi », p. 111-129).
- 12 R. OTTO, *Le sacré. L'élément non rationnel dans l'idée du divin et sa relation avec le rationnel*, traduit par A. JUNDT, Payot, Lausanne, 2001⁴ [1949, original all. 1917], p. 117-118. C'est moi qui souligne.





s'enseigne mais le second ne se transmet pas. Les verbes employés par Otto sont sans équivoque : provoquer, exciter, éveiller. Pour le dire avec les mots de notre premier point, l'expérience de foi dans sa dimension vécue ne peut pas être transmise. On ne peut qu'agir sur un cadre, un contexte, une situation qui serait favorable pour qu'une personne fasse cette expérience. Ce contexte peut bien entendu être une liturgie, mais sans certitude de son effet. Cela dit au moins quelque chose de ce que devrait être une pastorale liturgique faisant place à cette dimension. Par contre, on peut agir sur l'interprétation, donc ici de plein droit grâce à la liturgie.

Je retiens encore le parallèle que fait Otto avec la transmission des sentiments, par la *sympathie*. On y reviendra, mais un examen de conscience des participants ou une évaluation de nos liturgies serait sans doute bénéfique selon cette perspective. Sommes-nous attentifs à ce que vit autrui ? Quand bien même y en aurait-il une, notre attention est-elle seulement théorique, pédagogique, polie, etc. ou profondément sympathique comme la définit Otto : une « participation sentimentale à ce qui se produit dans l'âme d'autrui ».

La méfiance traditionnelle à propos des sentiments

Depuis presque les débuts du christianisme, on se méfie de l'émotion, des sentiments trop forts dans le domaine religieux. On peut remonter à la condamnation des montanistes au III^e siècle, dont on sait très peu de choses, si ce n'est la place laissée au III^e siècle à l'inspiration charismatique et aux transes. Mieux documentées, pensons aussi aux querelles sur la musique dans les liturgies, et les réserves exprimées par saint Augustin. Prenons encore l'exemple des chants pendant la crise arienne, et la limitation officielle en Occident aux chants ayant un texte biblique, à l'exception accordée aux hymnes de saint Ambroise.





Une conséquence millénaire fut l'extrême sobriété ou simplicité de la liturgie romaine, tant dans ses oraisons que ses rites. En dire le moins possible et faire le minimum de gestes semblent être le fil rouge de la famille liturgique latine romaine, contrastant avec toutes les autres familles liturgiques, y compris latines non-romaines comme la liturgie wisigothique ou les liturgies gallicanes pour autant que l'on parvienne à les reconstituer.

Pour penser avec le plus de finesse possible notre sujet, je propose un détour auprès d'un théologien majeur du ^{xx}e siècle, Romano Guardini. Son œuvre a marqué les débuts du Mouvement liturgique et l'a accompagné jusqu'au concile Vatican II¹³. Son autorité intellectuelle et théologique fut très forte. La reconnaissance ecclésiale officielle fut exprimée en lui proposant le cardinalat, qu'il a refusé. Ajoutons que son rayonnement spirituel fut très important de son vivant (notamment par le mouvement de jeunesse des Quickborn et tout ce qui fut vécu au château de Rothenfels près de Würzburg). Un procès de béatification a été ouvert en décembre 2017 par le diocèse de Munich. Pour notre sujet, il est très lucide et particulièrement subtil.

Dans le domaine spécifique de la liturgie, il eut une grande influence aussi par ses écrits grand public, dès 1918 avec *L'esprit de la liturgie*, traduit dans toutes les grandes langues européennes entre les deux guerres¹⁴, puis surtout *Les signes sacrés* et *La Messe*. Nous pouvons en tirer quatre clés pour notre réflexion. Dès le début de son premier livre, il avertit le lecteur sur un problème important avec les sentiments. L'ordre sentimental porte « au plus haut degré le cachet du

13 Voir Romano Guardini (1885-1968). *100 ans après la parution de L'esprit de la liturgie*, numéro thématique de *La Maison-Dieu* n° 291, 2018.

14 A. JOIN-LAMBERT, « Romano Guardini à l'aube du Mouvement liturgique : *L'esprit de la liturgie* », *La Maison-Dieu* n° 291, 2018, p. 13-38.





particulier¹⁵. » Cela ne peut que poser une difficulté, car la liturgie est par définition collective. Voici une première clé héritée de Guardini. Lorsqu'on est touché affectivement, on risque d'oublier les autres participants, donc de réduire à soi l'expérience liturgique, au lieu d'élargir son être et sa prière à toute la communauté.

Guardini en tire comme conséquence un long et intense plaidoyer en faveur de « la pudeur de la liturgie ». Non seulement cette pudeur évite l'excès de sentimentalité qui coupe d'autrui, mais elle permet aussi de « protéger » le croyant de devoir étaler l'intime de sa relation à Dieu. Il écrit :

Pudeur merveilleuse d'expression (...) La prière de l'Église n'exhibe ni n'étale les secrets du cœur ; les plus intimes, les plus profonds, les plus tendres mouvements intérieurs, elle sait les éveiller, mais en même temps les laisser dans le secret. (...) La liturgie a réalisé ce chef-d'œuvre et ce tour de force de permettre à la créature à la fois d'exprimer dans toute sa profondeur et sa plénitude le plus intime de sa vie intérieure et de savoir son secret gardé¹⁶.

Dans un autre livre qui aura lui aussi une grande influence, *La Messe*, publié en français en 1957, Guardini développe trois obstacles qui « nous empêchent de célébrer la messe comme elle devrait l'être¹⁷ » : l'habitude (l'obstacle majeur selon Guardini), la sentimentalité, nos propres insuffisances. Si ces trois obstacles méritent encore un développement aujourd'hui, je relève l'insistance de Guardini sur le deuxième, la sentimentalité, c'est-à-dire :

Le besoin de ressentir des émotions, d'être touché par des choses agréables, heureuses, tristes ou terribles, grandes ou sublimes, ou faibles et minables – d'en être touché, je le

15 R. GUARDINI, *L'esprit de la liturgie*, p. 107-108.

16 *Ibid.*, p. 119-120.

17 R. GUARDINI, *La Messe*, traduit par P. DUPLOYÉ, Éd. du Cerf, coll. Lex orandi 21, Paris, 1957, p. 119 [all. 1939].





répète, car c'est l'essentiel. L'un ressent davantage ce besoin, l'autre moins ; chacun le connaît d'une façon ou d'une autre¹⁸.

C'est bien là le problème : le besoin qui conduit à la recherche des émotions. C'est toute la différence entre l'émotion du culte et le culte de l'émotion, pour reprendre le titre d'une contribution dans le livre des liturgistes italiens¹⁹. Cela peut faire écho aux mises en garde actuelles contre « l'émocratie » contemporaine, si présente dans les réseaux sociaux et les médias. Pourvu qu'elle n'envahisse pas le champ liturgique sans discernement ! Pour le dire autrement : comment être sûr que l'émotion voulue en liturgie ne soit pas le retour d'une sentimentalité déguisée, ou tout simplement la mise à niveau d'exigences postmodernes, où l'être humain pose ses « conditions » pour participer à la liturgie ?

Guardini a ensuite des mots très durs sur la manière dont s'exprime la sentimentalité, et aussi comment l'Église elle-même l'entretient et la nourrit par des objets, textes et mélodies doucereuses. Voici un petit florilège, qu'il nous faut relativiser avec le contexte des années 1930, mais dont il faut aussi entendre la pertinence pour notre première clé (lien entre sentiment et individualisme) :

La participation sérieuse à l'accomplissement liturgique des saints mystères n'est plus qu'une « expérience émouvante²⁰ ».

Il est certain que la sentimentalité existe et que sa force est grande. Le sentimental éprouve des difficultés à participer à la messe. À ses yeux, la célébration liturgique est une chose austère et froide, quelque chose qui manque d'intimité, qui ne permet aucun rapprochement, qui n'apporte ni consolation ni édification. De son point de vue de sentimental, il n'a certes pas tort²¹.

18 *Ibid.*, p. 125.

19 D. CRAVERO, « Emozione del culto e culto dell'emozione. Il caso giovanile », dans *Liturgia e emozione*, p. 235-252.

20 R. GUARDINI, *La Messe*, p. 127.

21 *Ibid.*, p. 126.





Peut-être la redécouverte du mystère, de son monde et de ses exigences quant à nous, constitue-t-elle une des tâches principales du renouveau religieux. Le mystère ne veut pas en effet susciter de sentimentalité ; il interdit au contraire de faciliter par des ‘effets’ imaginatifs l’adhésion à ce qui ne doit pas être vu, mais cru ; il exige que cette structure de la religion chrétienne soit reconnue et maintenue dans toute sa sévérité²².

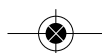
Une « émotion liturgique » ?

Après de tels propos d’un auteur que nous choisissons comme source pour nos clés, que reste-t-il d’une place éventuelle pour l’émotion en liturgie, ou plus précisément pour une « émotion liturgique » ? Il faut d’abord différencier entre émotion et sentimentalité. L’émotion est une réaction (physique ou psychologique), alors que la sentimentalité est la recherche de l’émotion. Nous avons ici une deuxième clé. Ce qui survient par la nature même de la liturgie n’est pas d’abord ce que j’y recherche. La liturgie n’est donc pas à saisir comme une occasion de satisfaction de mes besoins personnels, en l’occurrence spirituels. Il y a une mystérieuse intelligence des émotions, qui exprime la beauté de ce qui est vécu, perçu, contemplé, dans une gratuité, reflet des dons infinis de Dieu.

Allons encore plus loin avec Guardini. Après avoir reconnu l’existence d’une « émotion liturgique », il met en valeur une dimension de la liturgie, à laquelle nous ne faisons en général pas attention :

L’importance de la pensée ne doit pas cependant aller jusqu’à une froide domination de la raison. La chaleur du sentiment doit pénétrer, imprégner toutes les formes de la prière. La liturgie a ici son mot à dire. C’est tout un trésor de pensées vivantes qui l’emplit – de pensées jaillies d’un cœur ému savent à leur tour étreindre et ébranler le cœur qui se prête à

²² *Ibid.*, p. 129.





les écouter. Toute une vie affective d'une expression puissante et parfois passionnée se reflète dans le culte liturgique²³.

À quoi nous rend attentifs ici Guardini ? La liturgie est née d'une émotion, d'un cœur croyant, de plusieurs cœurs croyants. La liturgie a été mise en forme (littéraire, musicale, symbolique) par des croyants qui nous ont précédés. Les textes bibliques et liturgiques, et les chants sont des expressions de foi. On rejoint ici ce qu'écrivait Otto en 1917. La liturgie est le fruit d'une expérience produite « *par la sympathie*, par la participation sentimentale à ce qui se produit dans l'âme d'autrui ». C'est la troisième clé. Lorsque je chante une hymne de saint Ambroise, c'est l'expression jaillie de son cœur il y a 1 600 ans. Je vibre alors *en sympathie*. Lorsque je chante Akephsimas, Bertier ou du grégorien anonyme, c'est la même chose. Ce n'est pas de la sentimentalité, mais une émotion spécifique et profonde : une « émotion liturgique », qui participe de l'article du *Credo* sur la communion des saints.

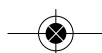
Guardini, tout en étant méfiant à l'égard du sentimentalisme du début du XX^e siècle, va un peu plus loin encore. Il écrit ces lignes, qui restent selon moi un des sommets de la spiritualité liturgique :

La liturgie n'aime point les débordements du sentiment. En elle bout l'ardeur profonde et secrète du volcan, mais d'un volcan dont le sommet émerge limpide et pur dans le cristal des hautes altitudes. La liturgie, c'est de l'émotion domptée²⁴.

Pour notre réflexion aujourd'hui, nous pourrions ajouter une remarque et une question. Si l'on retient le verbe *dompter*, encore faut-il qu'il y ait de l'émotion. D'où la question qui pourrait paraître perfide, mais qui rejoint mon interrogation initiale à propos des pratiquants absents : reste-t-il quelque chose à dompter dans nos liturgies ?

23 R. GUARDINI, *L'esprit de la liturgie*, p. 114-115.

24 *Ibid.*, p. 116.





En 2018, nous n'avons plus le choix !

Pour la dernière fois dans notre parcours, écoutons encore Guardini. En effet, malgré ses propos très durs sur la sentimentalité, il n'est pas dupe de la nature humaine. Il propose alors de tenir ensemble cette tendance ou besoin que les sentiments soient touchés avec le déplacement auquel le croyant est invité. Il a cette belle formule, il y a cent ans, qui sera notre quatrième clé pour le discernement :

L'homme de nos jours – cet être hypersensible qui partout poursuit l'immédiat, la sensation directe, qui partout recherche *le parfum de la terre*²⁵.

Il faut que nos liturgies aient le *parfum de la terre* ! Pour pouvoir proposer un déplacement vers le ciel, il faut aider nos contemporains à prendre leur élan sur la terre ferme. La liturgie doit tenir ces deux dimensions au service du double mouvement qui lui est propre : pour la sanctification des êtres humains et pour la glorification de Dieu²⁶. Et que signifie ce *parfum de la terre*, si ce n'est tout ce qui touche nos sens et nourrit notre « émotion liturgique ».

Quant au verbe employé dans ce deuxième moment de ma réflexion, « inculturer », je l'ai emprunté au discours du pape François aux participants d'un grand congrès à Rome le 4 mars 2017 pour le 50^e anniversaire de l'instruction *Musicam sacram*, qui reste encore à ce jour le document romain le plus complet sur la musique et le chant²⁷. Après avoir évoqué la

25 *Ibid.*, p. 168. C'est moi qui souligne.

26 Comme l'exprime si bien la *Présentation générale du Missel romain* au n° 16 : « C'est dans la messe en effet que se trouve le sommet de l'action par laquelle Dieu, dans le Christ, sanctifie le monde, et du culte que les hommes offrent au Père, en l'adorant dans l'Esprit Saint par le Christ Fils de Dieu. »

27 Voir *Le cinquantenaire de Musicam Sacram (1967-2017)*, numéro thématique de *La Maison-Dieu* n° 290, 2017.





sauvegarde et la valorisation du patrimoine, le Pape parle d'une double mission de l'Église en ce domaine :

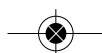
À cet égard apparaît une double mission que l'Église est appelée à poursuivre, en particulier à travers ceux qui, à titre divers, œuvrent dans ce secteur. Il s'agit, d'un côté, de sauvegarder et de valoriser le patrimoine riche et multiforme hérité du passé, en l'utilisant de façon équilibrée dans le présent et en évitant le risque d'une vision nostalgique ou « archéologique ». D'autre part, il est nécessaire de faire en sorte que la musique sacrée et le chant liturgique soient pleinement « inculturés » [« *inculturati* »] dans les langages artistiques et musicaux de l'actualité ; c'est-à-dire qu'ils sachent *incarner et traduire* la Parole de Dieu en chants, sons, harmonies qui *font vibrer le cœur* de nos contemporains, en créant également un *climat émotif opportun*, qui dispose à la foi et suscite l'accueil et la pleine participation au mystère que l'on célèbre²⁸.

Je souligne ici des expressions plus que rares dans le langage officiel catholique sur la liturgie : faire vibrer le cœur, créer un climat émotif opportun. Quant au verbe « inculturer », récent dans le Magistère, il est ici expliqué par les verbes incarner et traduire. Pour le dire autrement que Guardini ou le pape François, nous n'avons plus le choix et devons faire place à l'émotion en liturgie, avec le défi supplémentaire que ce soit une « émotion liturgique ».

Passer de l'extraordinaire à l'ordinaire

Les phrases qui concluent le point précédent laisseraient entendre qu'on découvre la lune. En fait, qu'il y ait de l'émotion dans nos liturgies catholiques n'est pas nouveau. On pourrait même dire que l'Église est une professionnelle de l'émotion dans nos sociétés occidentales. Ceci se marque dans des grands évé-

²⁸ Pape FRANÇOIS, « Discours aux participants du congrès pour le 50^e anniversaire de l'instruction *Musicam sacram*, 4 mars 2017 », dans *La Maison-Dieu* n° 290, 2017, p. 9-12, ici 11.





nements, depuis des prières à l'occasion de catastrophes, après des attentats ou encore pour des funérailles de personnalités. Les vidéos des funérailles de Johnny Halliday en sont une démonstration éclatante. Il suffit de regarder deux séquences très sobres : la prière d'intercession lue par l'actrice Carole Bouquet avec pour tout refrain des guitaristes²⁹ ; et plus encore l'encensement du cercueil par le père Guy Gilbert puis Laetitia Halliday et ses filles, accompagnées par le chant de l'*Ave Maria*³⁰. Les visages des participants, tant dans l'église que les centaines dehors, sont graves, très présents à l'action. Il y a ici une participation active nourrie par l'émotion. La liturgie fait ici ce qu'elle fait au mieux : orienter chaque participant vers l'essentiel, constituant une assemblée soutenant chacun et chacune. Si Guardini avait vu cela, il aurait dit que cette liturgie est bien de « l'émotion domptée ». Le rite transforme l'émotion pour en faire quelque chose d'humanisé car digne, et qui fasse grandir.

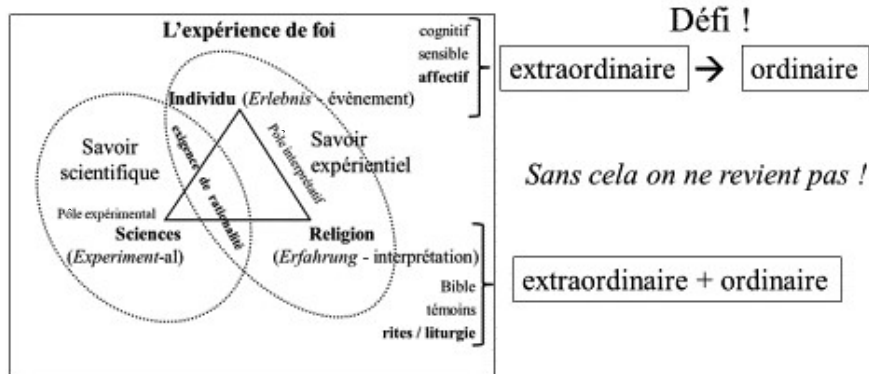
À la mesure des « anonymes », les liturgies extraordinaires fonctionnent de la même façon, ainsi dans les rites de passage, autour de la naissance, des engagements de vie, de la mort. Ceux et celles qui accompagnent des catéchumènes savent bien combien l'émotion est présente et puissante dans ces grands moments de l'existence et de la foi. Pour revenir à notre question initiale, le problème ne réside pas dans ces liturgies extraordinaires. Reprenons le schéma de l'expérience de foi qui fait grandir.

29 www.youtube.com/watch?v=9MhZNIDNJLs (consulté le 6 avril 2018).

30 www.youtube.com/watch?v=Zfv3Y_CI2BQ (consulté le 6 avril 2018).



Passer de l'extraordinaire à l'ordinaire



On le voit, la liturgie comme ressource pour interpréter l'expérience, la liturgie pourvoyeuse de mots et de symboles, fonctionne tant pour l'extraordinaire que pour l'ordinaire. Nous avons évoqué ci-dessus le potentiel des liturgies pour vivre des expériences intimes lors de situations extraordinaires. Le défi est de vivre quelque chose d'analogue lors de liturgies ordinaires. On pense ici d'abord à la messe dominicale habituelle d'une paroisse « normale ». Si rien ne s'y vit au niveau affectif intime, alors les personnes deviendront des pratiquants absents. Tel est le contexte pastoral ouest-européen. Il est plus qu'urgent d'œuvrer prioritairement à des liturgies désirables.

Œuvrer pour une liturgie désirable

Convictions

Les clés que nous avons retenues à l'aide de Romano Guardini peuvent devenir des convictions, préalables à toute entreprise ardue de rendre nos liturgies désirables. La première concernait la dimension ecclésiale de la liturgie et le risque que la sentimentalité nous coupe des frères et sœurs rassemblés. Je relie cela à la conviction que le « nous » liturgique est plus grand



que la somme des « je » présents. Une liturgie désirable ne peut pas faire fi de cette dimension collective. La deuxième clé était la différence entre émotion et sentiment. Se méfier des sentiments ne doit pas conduire à rejeter l'émotion. Cela va même plus loin avec la clé du *parfum de la terre*. Il faut faire droit et place aux émotions. C'est un impératif catégorique pour notre temps, sinon l'Église catholique « engendrera » toujours plus de pratiquants absents (ayant aussi leur responsabilité propre dans cet état de fait). J'ajoute ici la voix du théologien italien Enzo Biemmi, qui consacre toute sa science et son énergie à mettre en place et approfondir la seconde annonce, comme modèle missionnaire pour l'Europe sécularisée. Il faut promouvoir une liturgie qui émeut car « si la célébration du mystère pascal ne nous émeut pas (au sens étymologique), si elle ne touche pas la chair de l'homme, alors là il y a un problème, alors la liturgie ne donnera jamais forme à la vie³¹. » Il faut toutefois ne pas se bercer d'illusions. Car le problème vient aussi du côté des sentimentalistes non croyants qui en veulent toujours plus et ne seront jamais satisfaits des adaptations ecclésiales, ou de ses expressions inculturées.

À ces convictions, ajoutons celle propre à notre schéma du savoir expérientiel que peut donner une expérience de foi vive. La liturgie est motrice pour deux pôles du triangle de l'expérience, celui de la réalité vécue et celui de l'interprétation. Ceci fonde en tout cas la nécessité de placer la liturgie au centre de l'activité missionnaire de l'Église.

31 E. BIEMMI, « La perspective missionnaire. Une clé pour la conversion de la catéchèse et de la pastorale », dans ID. et H. DERROITTE (dir.), *Catéchèse, communauté et seconde annonce*, Lumen Vitae, coll. Pédagogie catéchétique 30, Bruxelles, 2015, p. 98.





Critères

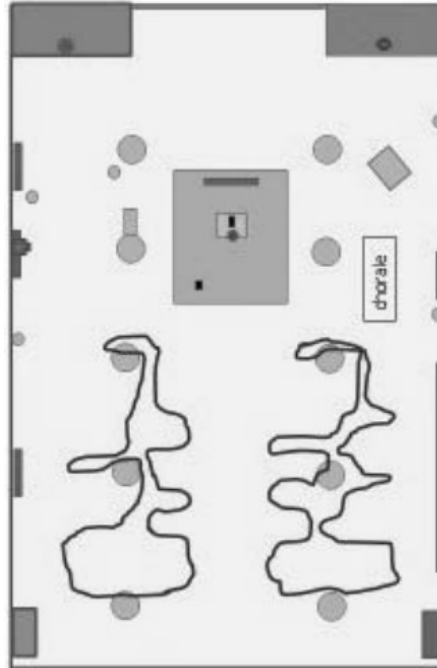
Si la liturgie est vraiment le lieu où grandit l'Église-corps du Christ et chacun de ses membres, commençons par prendre un peu de recul et observer les messes dominicales concrètes. Depuis plusieurs années, les étudiants de mon cours d'introduction à la ritualité et la liturgie chrétienne partent en observation sur le terrain en Belgique. Ils choisissent une messe dominicale, pour la décrire et tenter d'en rendre compte à l'aide d'une grille élaborée en cours à partir d'une lecture guidée de la constitution conciliaire sur la liturgie *Sacrosanctum Concilium*. Il y aurait beaucoup à dire à partir de cette cinquantaine d'observations de messes en Wallonie et à Bruxelles. La plupart furent faites dans de moyennes et petites assemblées, quelques-unes dans des grandes assemblées (Salzennes, Enghien, Louvain-la-Neuve) et dans des communautés religieuses.

Cette documentation me permet de questionner deux dimensions très importantes pour l'affectivité dans nos célébrations liturgiques dominicales : l'occupation de l'espace liturgique et le chant.

L'espace liturgique

Commençons par l'espace. Dès qu'une messe ne fait pas salle comble, la répartition des participants est toujours éclatée dans la totalité de l'espace disponible. Les distances entre les fidèles sont de plusieurs mètres, à moins que le nombre soit si réduit qu'il ne reste que quelques personnes se connaissant et se plaçant proches les unes des autres. Un étudiant a procédé en 2016 au relevé topographique suivant, en l'église Saint-Rémy de Falisolle (près de Sambreville), dans une messe soignée, célébrée tout à fait dignement et avec une participation active des fidèles. Mis à part les membres de la chorale et le prêtre, les fidèles étaient répartis dans les deux parties de la nef autour des deux premiers piliers.





On constate facilement l'éclatement et une tendance à prendre place loin de l'autel vers le fond de l'église. Rien de bien nouveau ici et la plupart des observations notent ce phénomène, y compris dans des messes apparemment vivantes et bien présidées. Il est probable que cela ne choque pas les personnes concernées, ou pas assez pour changer de comportement. Interrogeons ici nos pratiquants absents. Quelle résonance sensible et affective est-elle honorée ou non dans ce schéma ? Comment se sentir membre d'une communauté, qui ne serait en fait qu'une juxtaposition de pratiquants « individualistes » ? En tout cas, l'effet d'appartenance – avec ses corollaires de relations bienfaisantes et de joie – n'est pas facilité. Le plus grave est ici peut-être que tous se soient résignés à cette situation, ou pire, s'en satisfont, sans intégrer ici les blocages structurels³². Pour

32 Sur l'aménagement des espaces liturgiques, voir l'anthropologue G. SALATKO, *Le dieu situé. Une enquête sur la fabrique de l'art sacré dans le catholicisme contemporain*, L'Harmattan, Paris, 2017.



une liturgie désirable, il est urgent de travailler sur les espaces liturgiques : qu'ils soient beaux, chauds, clairs, faisant place à la lumière, facilitant la proximité. Il n'y a pas de fatalité !

Le chant liturgique

Pour formuler une série de critères, déjà esquissés ci-dessus, je vais ici aborder la question par le biais du chant et de la musique. Il s'agit d'une dimension complexe et omniprésente de nos liturgies. Comme l'écrit le compositeur Jo Akepsimas en 2017 :

Le choix de telle ou telle musique pour la liturgie a périodiquement déclenché des débats passionnés, parfois violents. C'est un fait : dès qu'il s'agit de musique, nos réactions deviennent affectives³³.

Les livres et articles dans ce domaine sont très nombreux et selon des perspectives variées. Il ne s'agit pas ici de faire le tour de la question. En 1998, une recherche collective menée à Lyon a abouti à un ouvrage original, tentant d'analyser le chant du point de vue des participants³⁴. Le résultat est la mise en valeur de quatre effets du chant dans la liturgie, qui ont tous une dimension affective forte : la résonance sensible et affective ; la nourriture de la foi (dimension cognitive, mais aussi la relation à Dieu) ; l'effet d'appartenance ; l'effet de mémoire (qui enracine l'expérience vécue dans un itinéraire croyant, aussi avec une dimension cognitive). Cette liste reste très pertinente pour des critères de discernement, applicables en liturgie au-delà du strict domaine du chant.

33 J. AKEPSIMAS, « Les critères de convenance d'une musique pour les célébrations chrétiennes », dans *La Maison-Dieu* n° 290, 2017, p. 129-137, ici p. 129.

34 M.-C. NAOURI et GROUPE PASCAL THOMAS, *Quand vous chantez à l'église*, DDB, coll. Pascal Thomas. Pratiques chrétiennes 18, Paris, 1998.





Prenons un exemple avec le chant *Mon Père, mon Père, je m'abandonne à toi*. Pour qui l'a vécu dans une liturgie, avec ou sans musique d'accompagnement, on peut dire que c'est un chant qui « marche bien ». Pour accompagner la présentation des offrandes ou en chant de communion, les assemblées se l'approprient aisément. L'interprétation « officielle » par la communauté de l'Emmanuel sur YouTube fait jouer toutes les dimensions du pathos (instruments, jeu de soliste et d'assemblée) pour saisir celui qui écoute et l'entraîner dans le chant³⁵.

Pourtant, avec du recul et un regard froid, ce chant apparaît comme quasi « anti-liturgique ». Il fait la part belle au moi, dès le début avec le « mon Père », suivi du « fais de moi » et plus loin « je n'ai qu'un désir ». Non seulement notre première clé ne fonctionne pas, mais pas non plus la seconde. La sentimentalité imprègne complètement le chant, tant par le texte que la musique. Et se dire que le texte est composé à partir d'écrits des saints Charles de Foucault et Thérèse de l'Enfant-Jésus ne redonne pas beaucoup d'ecclésialité. Certes, nous sommes dans la communion des saints, mais ces prières intimes n'avaient pas vocation à devenir chant pour tous. La quatrième clé est par contre efficace pour comprendre le succès, puisque le chant émeut.

Si l'on examine ce chant avec les quatre effets cités plus haut, on constate que la résonnance sensible et affective est très présente, que la nourriture de la foi l'est aussi car est mise en valeur la relation au Père, et que l'effet de mémoire est probable puisque l'affectivité est touchée. Dans ce dernier point, il ne s'agit pas d'une anamnèse de type liturgique mais plutôt d'un centrement sur soi.

Quant à l'effet d'appartenance, c'est *a priori* le plus faible. C'est pourtant le point le plus intéressant pour notre réflexion. Il faut alors recourir à notre troisième clé, celle de la *sympathie* avec ce qui s'éveille dans l'âme d'autrui. En effet, c'est le « nous

35 www.youtube.com/watch?v=tLKLVR6Me2o (consulté le 6 avril 2018).





liturgique » qui rend possible l'expérience vécue ordinaire ! Sans ce « nous » de l'assemblée présente, le chant *Mon Père, je m'abandonne à toi* ne fonctionnerait pas. Ce « nous » s'élargit aux auteurs et compositeurs du chant, puis aux saints. La dimension ecclésiale est donc plus subtile, mais elle reste essentielle. On peut comparer cela à l'expérience ordinaire du psalmiste, où le « je » est le plus souvent en lien avec un « nous » qu'est le peuple. La fréquentation régulière de ces assemblées ordinaires permet ensuite un enracinement et un élargissement progressif, à condition de laisser aussi une place à la dimension cognitive, donc à la relecture et à la formation. J'y vois par conséquent un des enjeux majeurs de la prédication aujourd'hui, rare lieu où le peuple de Dieu rassemblé peut être mis en mouvement³⁶.

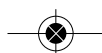
Conclusion : une « émotion éduquée »

Au terme de ce parcours, l'hypothèse selon laquelle l'émotion est essentielle à la liturgie me paraît confirmée. Y compris pour les liturgies dominicales ordinaires, une expérience intime doit être possible, faisant droit et place aux trois dimensions structurantes : affectives (par la reconnaissance, la « sympathie »), sensibles (esthétique, la « vibration ») et cognitives (lien, cohérence, « l'illumination »). Une attention des responsables de la liturgie doit être celle formulée avec notre troisième clé : une liturgie ayant « le parfum de la terre ».

Alors il faut oser³⁷, oser l'émotion liturgique (et non la sentimentalité) ! La liturgie elle-même offre des ressources si

³⁶ Voir les pages pleines de feu d'Anne LÉCU, *Ceci est mon corps*, Cerf, Paris, 2018, p. 54-57. Pour un dossier récent complet sur la prédication, voir *La joie de prêcher*, numéro thématique de *Lumen Vitae*, 69, 2014/2, dirigé par Fr.-X. Amherdt.

³⁷ Plus largement, A. JOIN-LAMBERT, « Se permettre d'oser ! Un leitmotiv de la pastorale germanophone aujourd'hui », *Lumen Vitae*, 72, 2017/2, p. 143-160.





peu exploitées dans nos liturgies dominicales ordinaires, pour contribuer à vivre des expériences fortes. L'occupation de l'espace liturgique est trop souvent figée dans des habitudes, au risque de rendre stérile la chance offerte par le fait de se rassembler. Pensons aussi à la communion sous les deux espèces, qui devrait être habituelle, qui pourrait déplacer nos habitudes par du vin rouge³⁸, et pourquoi pas un vin digne du symbole des noces donc bon, pourquoi pas parfois un vin liquoreux (attention au budget !). Dans certaines occasions, remplacer les hosties translucides et insipides par un pain ressemblant à du pain pourrait permettre un saisissement et la compréhension que le Dieu de Jésus Christ est celui qui épouse notre quotidien. La pratique orthodoxe (et orientale catholique) pourrait nous inspirer. L'encens devrait avoir toute sa place, à condition de donner une bonne odeur et non un enfumage : les résines de qualité et variées existent. Pour les baptêmes, l'immersion devrait devenir la norme et les quelques gouttes d'eau l'exception, et non l'inverse. La liste serait longue, à chacun de la compléter selon le contexte local. Il suffit d'oser, et de croire que ce qui se joue est vital pour la foi annoncée. Il n'y a pas besoin d'une grande imagination, mais simplement de puiser dans les trésors de la liturgie. En Belgique, le financement du culte par les fabriques d'église facilite ou devrait faciliter de telles initiatives, aussi pour la musique et les instrumentistes, les chorales, les chantres.

En ce XXI^e siècle, la phrase « la liturgie, c'est de l'émotion domptée » de Guardini, adaptée aux défis d'un autre temps, a désormais disparu. Dans le livre italien sur la liturgie et l'émotion, Antonella Meneghetti choisit de parler de la liturgie

38 Voir P.-M. GY, « Le vin rouge est-il préférable pour l'eucharistie ? », dans M. KLÖCKENER, - A. JOIN-LAMBERT (dir.), *Unitas. Études liturgiques et œcuméniques sur l'Eucharistie et la vie liturgique en Suisse. In honorem Bruno Bürki*, Universitätsverlag Freiburg/Labor et Fides, Fribourg/Genève, 2001, p. 178-184.





qui éduque les émotions, par sa performativité, sa puissance transfiguratrice. Pour les grands défis de notre temps, inédits dans la tradition multiséculaire de l'Église se réappropriant l'émotion comme bénéfique à la vie spirituelle, la liturgie doit jouer son rôle. Pour cela, il faut oser, et encore oser... pour toucher les pratiquants absents et affermir les présents. Peut-être Guardini aurait-il alors écrit en 2018 : « La liturgie, c'est de l'émotion éduquée. »

